

Philippe Brame & Dominique Ponnau

# Présence de solitudes

**GINKGO**éditeur



Les temps fugitifs n'abolissent pas la présence. La présence n'abolit pas l'absence, ni l'absence la présence abolie. Les présences, invisibles aujourd'hui, invisibles à jamais peut-être, que l'on sent là. Les présences des âmes. Des âmes mortes? Oh non! Jamais ne meurent les âmes. Jamais ne meurent les âmes disparues. Les corps oui: provisoirement, dit-on. Mais demeurent les âmes. Vivent les âmes en attente, en espérance d'être revêtues de leurs propres corps. Non de leurs corps fugaces, éphémères, mais de corps nouveaux, de corps vainement espérés en leur première vie fugace, la vie d'ici-bas, depuis lors tombés en poussière, de corps tout neufs tissés de lumière éternelle. De corps éternels. De corps éternellement épris de leurs âmes. Âmes et corps s'épousant à jamais dans l'allégresse de la lumière. De l'aube, de l'aurore, du plein midi, du soir, du crépuscule, de la nuit, sans commencement, sans fin, sans lassitude, sans peur de se lasser de ne se lasser jamais. Juvénile éternité de l'éternel renouvellement.

Sont-ce là des rêves? Peut-être bien. Des illusions? Qui sait!  
Sont-ce là les murmures d'âmes encore en puissance de leurs corps terrestres et craignant de se dissoudre bientôt avec eux? Les seules épousailles vécues sont charnelles.  
Charnelle, dans les corps mortels, l'espérance immortelle des âmes.



Qui peut affirmer avec certitude qu'illusoire est cette espérance? Qui peut jurer que la vie s'arrête à la cendre, à la décomposition du tombeau?

Et si l'espérance indéracinable des corps charnels, même des corps charnels désespérés, entrouvrirait le pertuis d'un royaume de vérité impérissable?

Si la certitude de périr, inéluctablement ou volontairement, voilait, fût-ce d'un voile opaque, la possible échappée vers l'azur? Si le râle de la mort, ce gouffre noir, n'était pas le mot ultime de la vie, mais le premier vagissement du nouveau-né, le portail, ou plutôt la meurtrière par où, de la matrice du néant, se fait jour le Jour éternel?

C'est le fier pari, l'humble et tremblant pari de ce livre.

Deux amis, un photographe et un écrivain, tous deux poètes, osent le tenir et le proposer.

Ils ont souhaité choisir à cette fin quelques demeures des âmes vives.

Quelques demeures modestes, que souvent semblent délaissier les yeux de chair des humains d'aujourd'hui.

Nobles demeures où respire toujours la prière des siècles.

Maisons silencieuses où s'entretient la mémoire des gloires d'autrefois.

Maisons fidèles où de vieilles dames viennent arroser les fleurs fraîchement coupées aux pieds des saints, où de rares enfants, frères surgeons des vigoureuses forêts d'antan, reçoivent un enseignement religieux comme des arbustes dans la steppe, où quelques prêtres, souvent âgés, voire davantage, exténués, mais passant outre à leur désarroi, sacrifient de temps en temps pour des corps perclus le Corps et le saint Sang de celui qui les a donnés à l'homme pour étancher dès ici-bas sa faim et sa soif sur le chemin d'éternité.



Ces deux amis n'ont pas voulu cacher la misère de ces lieux. Ils ne s'y sont pas complu.

Parfois, quand c'était possible, ils en ont exalté la beauté.

Exalté? Non : honoré! Beaucoup de ces lieux sont magnifiques.

Mais belles y sont aussi les blessures infligées par le temps, aidé ou non par la méchanceté ou l'indifférence des hommes. Leurs plaies mêmes s'y apparentent à celles du Christ.

La noblesse en est poignante. Elles sont comme des prolongements de la Passion.

On sait que la Passion du Christ ouvre la porte à sa Résurrection.

Il en va de même de ses demeures ici-bas, pensent ces deux amis.

Ces lieux leur sont apparus comme des lieux de présence. De Sa Présence.

Des lieux de solitude, où les innombrables nuances de la solitude humaine,

les innombrables expériences de la solitude humaine s'unissent, se réfractent dans la solitude, incomparablement plus dense, inexorable, car divine, du Christ au Golgotha, au tombeau,

et déjà dans sa vie terrestre tout entière.

C'est à ce prix de divine solitude qu'Il est devenu notre frère en humanité.

À ce prix d'humaine solitude se fait notre présence à sa divinité.

À ce prix, à ce prix invisible, inappréciable, s'apprécie, se donne à contempler, à respirer la grâce de ces lieux. Ils sont pétris des prières des siècles, des présences des saints,

de la Présence discrète, presque inaperçue, de l'Hôte qui peut sembler absent.

Absence? Non : pure offrande de soi. À nous de Le chercher, de Le trouver.

S'Il le veut bien.